

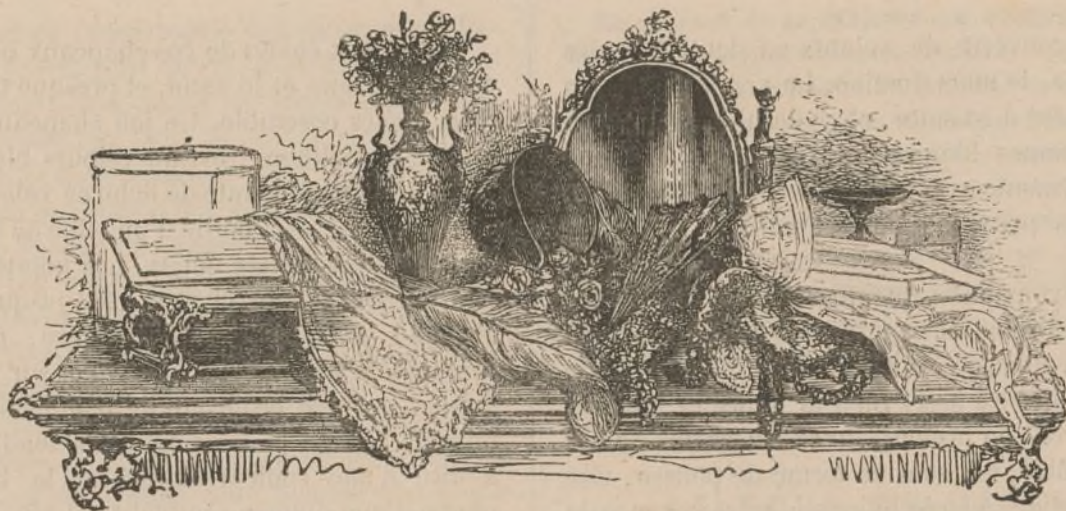


197

LES MODES PARISIENNES.

Chapeau de M^{lle} Romain, rue de la Chaussée d'Antin, 18 — Robe et manteau de M^{me} Duvet, rue Montmartre, 169
 Dentelles de M^{me} Beaudoux, rue de la Paix, 2 — Costumes de jeunes garçons de Cior fils, rue de Richelieu,
 47^{bis} — Gants Mayer, rue de la Paix, 26 — Chaussures du Dablia, rue de la Chaussée d'Antin, 24.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.
 Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MAISON DE COMMISSION. — LA TOUR DE VERDUN
(2^e partie), par F. SOULIÉ. — CAUSERIES. — CHRO-
NIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Le ne faut plus s'occuper du prix d'achat d'une robe de soie, bien que le damas-reps à guirlandes satinées noir coûte de treize à quinze francs le mètre, la moire-antique de trente à trente-quatre, mais seulement du coût de sa garniture; car, sur une robe de pékin satiné, de damas ordinaire ou de pékin-reps, on pose des garnitures de passementerie d'une grande richesse, des broderies en velours et passementerie, des broderies au passé, qui toutes ajoutent à la beauté des robes... et à la diminution des budgets de toilette.

Laissons les broderies et les passementeries de côté : nous voici forcées de retomber en pleine garniture de dentelle noire, soit en revers, soit

en volants; encore nous faut-il mettre sur les revers une broderie en passementerie, et au pied des volants un agrément de chenille et passementerie indispensable, de par la mode.

Toujours est-il que les robes doivent être ornées de garnitures, et que, nous aurons beau vouloir nous soustraire à l'une ou à l'autre, il faudra toujours en passer par là.

Que fera-t-on pour les toilettes de soirée, après avoir déjà tant fait pour les robes montantes? Nous avons les lacets d'or, les rouleaux de satin, les dentelles ou blondes d'or, les rubans de satin tuyautés, les dentelles dites angleterre, alençon; comment arrangera-t-on toutes ces illustrations de la robe du soir? Demandez à nos grandes faiseuses: elles vous diront qu'elles n'en savent rien, et elles disent vrai. Mais, vienne le moment des réunions, alors, et comme par enchantement, à force de tourner ceci d'une façon, cela d'une autre, tout prend sous leurs doigts habiles des formes nouvelles, des aspects inconnus. En attendant, si vous avez un bal, — sentinelle non perdue, mais avancée et détachée de la grande armée des bals de l'hiver, — faites une robe de tulle garnie de volants bordés de petits lacets d'or; ou trois jupes de tulle bordées d'une résille de rouleaux de satin, toilettes représentées sur notre dessin de dimanche dernier, vous serez sûres sinon d'avoir les plus belles parures, mais sûrement les plus gracieuses, et, en fait de costumes de bal, cette dernière qualité l'emporte sur toutes les autres.

Décidément la couleur mais est sur le premier rang des couleurs à la mode: robe du soir en moire-antique et sans garniture, robe de taffetas

ou satin couverte de volants en dentelle noire ou blanche, le maïs domine. Le vert-pomme ou *Pomone* vient à sa suite, et ce dernier est préféré par les femmes blondes, qui trouvent le maïs trop en harmonie avec les cheveux noirs et le teint des brunes pour n'en pas craindre un effet tout contraire.

Nous voyons aussi quelques sorties de théâtre en satin-à-la-reine maïs, garnies de hautes dentelles noires; le capuchon est aussi bordé d'une dentelle noire qui encadre assez bien la figure et fait voilette. Souvent on préfère, avec les sorties de bal ou de théâtre, qui sont en forme de pelisse, une petite capeline séparée telle que notre gravure de ce jour la représente. Ce capuchon, ou capeline, est trouvé plus commode en ce qu'il laisse les mouvements de la tête plus libres; nous en donnerons le modèle à nos abonnées dans la première feuille de patron qui paraîtra prochainement.

En manteaux pour la promenade, nous l'avons dit, c'est le velours, le satin-à-la-reine garnis de belles dentelles noires, et le drap noir ou gris-mêlé bordé de galons mats ou de broderies en soutache. On fait aussi, comme négligé, des manteaux de satin-à-la-reine avec de grandes pèlerines qui viennent devant, arrêtées de manière à former bouts de manches.

Parlerons-nous de la coiffure en cheveux, qui a, comme tout ce qui tient à la mode, ses petites révolutions! Certes il faut bien dire qu'à force de rapprocher les bandeaux sur le front il ne reste plus qu'un très-petit espace, et qu'à force de les relever de côté l'oreille se trouve entièrement découverte. Quant aux cheveux de derrière, ils se tournent toujours très-simplement autour du peigne et assez bas. On porte beaucoup moins de bandeaux ondulés; cependant ils ne sont pas tout à fait délaissés, et, lorsqu'ils vont bien, on aurait tort de les abandonner. La même chose peut se dire pour les cheveux bouclés. Les femmes brunes portent de grandes boucles tisses et très-tombantes, et les blondes conservent les boucles crépées légèrement en touffes abondantes. Donc les fleurs seront aussi variées dans leur manière d'être montées que les coiffures; car, tant qu'on portera des bandeaux, les guirlandes seront indispensables; les branches flexibles et tombantes le seront de même avec les boucles tombantes. Puis il y a les différentes formes de guirlandes ou de branches, selon le genre de bandeaux ou de boucles: c'est le goût ou la manière de se coiffer qui décident des différentes nuances.

Il n'est plus du tout question des chapeaux Pamela, Clarisse Harlowe et batelière; ils sont entièrement disparus du livre des modes du jour. La forme ronde fermée du bas est la seule régnante, c'est une reine absolue et sans partage; avec cette forme le bavolet est de rigueur, mais bas et légèrement froncé.

Quant aux étoffes de ces chapeaux ou capotes: c'est le velours et le satin, et presque toujours les deux mêlés ensemble. Un joli chapeau du matin, simple et distingué, est un velours bleu ou vert-foncé orné d'une pointe de fichu en velours s'avancant sur la passe et bordé d'un effilé de soie tordue haut de deux à trois doigts. Les pointes de ce fichu descendent de chaque côté jusqu'au bas du chapeau, et la pointe du derrière, un peu arrondie, cache en partie le bavolet sur qui elle retombe. On pose beaucoup de bouquets de petites têtes de plumes en deux nuances fondues, c'est-à-dire d'une couleur foncée et le bout de la plume d'une nuance semblable et plus claire; les ornements du chapeau sont alors en deux nuances. Les plumes de fantaisie, dont la famille est si nombreuse, sont presque toujours en forme de petits saules, c'est l'aigrette, la plume de coq, le marabout, etc. Il se fait aussi, dans cette même forme de saule, de petits plumets imitant tout à fait la feuille de saule, c'est un très-joli ornement pour chapeaux de velours. Les capotes de satin piqué se portent encore, elles sont d'aspect nouveau avec des ornements de blonde de soie; mais ces ornements sont assez simples: c'est une blonde tournée autour de la calotte et qui vient finir en se fronçant dans un nœud de rubans de satin, ou une pointe de fichu en satin bordée d'une blonde, et même encore une pointe tout en blonde posée comme celle de velours citée plus haut.

Les dessous de chapeaux se font en blonde froncée, dans laquelle on ajoute quelques coques de rubans de la nuance du chapeau ou en couleurs vives et claires pour trancher avec une couleur foncée. On pose aussi des fleurs ou des feuillages en velours, mais généralement le ruban est préféré.

Un joli ensemble de toilette de promenade se compose en ce moment d'une capote de satin blanc piqué garnie de blonde et de rubans, d'une robe de damas-reps fond blanc et grandes guirlandes de fleurs satinées noires, ornée devant d'un bouton en forme de fleur d'où retombent de longues aiguillettes, le tout en passementerie; d'un manteau de velours noir ou vanille garni de hautes dentelles noires, un rang au bas et un autre rang qui tourne autour de la taille et vient passer sur la manche, et de bottines de satin-à-la-reine à bout de cuir assez montant sur le pied, en pointe, et boutonnées de côté.

Si le style du temps de Louis XVI est assez souvent adopté pour les pendules et les meubles en bois de rose, il est tout à fait en faveur pour les petits meubles de fantaisie, les coffrets de mariage, les petites tables travailleuses, les vide-poches, les boîtes à serrer les bijoux, les cachemires et les dentelles. Ces meubles en bois de rose sont garnis de cuivres dorés et ornés de médaillons en plaques de vieux-sèvres; il y en a d'une élégance



de forme et de détail tout à fait charmants. Tahan (1), le fournisseur du roi, a dû naturellement avoir les plus belles choses en ce genre, et le jour de l'an prochain va faire de grands ravages dans ce magasin si bien rempli de tous les petits meubles de luxe qui sont d'une ressource inappréciable à cette époque de l'année.

Qu'y a-t-il encore de mode dans ce Paris, chères lectrices, que vous ne sachiez aussi bien que moi? Vous savez que les femmes ont pris aux belles Vénitiennes l'habitude de mettre beaucoup de poudre de riz sur le visage, la poitrine et les bras, qu'elles en usent toujours et beaucoup, et que Guerlain (2) nomme cette poudre lily. Il y a le lily rosé et le lily blanc; tous ces lily, soit roses, soit blancs, donnent beaucoup d'éclat au teint, et ce velouté de la peau si joli et si frais. Mais, pour qu'ils ne soient pas à la longue nuisibles, il ne faut s'en servir qu'après la douce oléine de Guerlain, pâte composée d'éléments onctueux et toniques tout à la fois.

Guerlain vous dira qu'il y a une mode pour les parfums, et que la pénétrante verveine, les bouquets composés, auxquels on donne les noms des princesses jeunes et belles, sont préférés aux odeurs anciennes telles que la mousseline, le musc et autres.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Bonnet de blonde orné de fleurs et de rubans de velours. Robe de taffetas d'Italie gris-argent brodée au passé et point de chaînette, et ornée de rubans de velours cerise.

Capeline de velours vert doublé de satin rose; pelisse batelière ornée de dentelle noire et d'une ruche simple découpée à l'emporte-pièce.

Robe de taffetas rose garnie de quilles de dentelles en point d'Alençon.

PATRONS.

Ouvrages de dames de la maison Sorré-Deliste, place de la Bourse, 31.

N° 2. Moitié d'un porte-cigare pouvant se broder en lacet-soutache ou petite passementerie sur velours ou drap.

N° 3. Plomb en drap ou velours, qui doit se broder en point de chaînette soie ombrée, soutache soie et or, ou petite passementerie soie et or.

N° 4. Bourse à jetons pour jeu, pour être brodée sur velours ou drap en lacet-soutache ou petite passementerie. Pour faire cette bourse, qui a la forme d'une bourse de quête, il faut tailler un morceau de carton rond pour soutenir le fond; le tour est froncé dans une coulisse.

N° 5. Bretelles pour broder sur canevas de soie. L'on peut décalquer ce dessin sur une bande d'étoffe de soie (de la moire blanche, par exemple) et faire une broderie de fantaisie à l'aiguille.

N° 6. Essuie-plume. On réunit les quatre parties en forme de chepsy, et l'on met à l'intérieur quelques morceaux de drap pour essuyer les plumes. Pour être brodé au point de chaînette ou en ganse soutache.

(1) Rue de la Paix, au coin du boulevard

(2) Rue de la Paix, 44.

Le Gérant de la MAISON DE COMMISSION DES MODES PARISIENNES recommande bien particulièrement aux abonnés du journal qui lui adressent leurs demandes, de lui faire connaître dans les plus grands détails possibles les mesures qui lui sont indispensables pour faire exécuter bien convenablement les objets de toilette demandés.

Et, lorsque les grandes messageries de Paris ne desservent pas directement la localité habitée par l'abonné, il est encore bien essentiel d'indiquer dans la lettre de demande le moyen le plus certain de faire parvenir l'envoi à sa destination.

LA TOUR DE VERDUN.

(SUITE.)

Mathias se leva à ces mots pour s'éloigner; mais il s'arrêta en voyant devant lui le sire Bertrand de Nogaret et sa fille Constance. Mathias devint pâle, regarda le sire de Nogaret d'un air égaré, et s'écria :

« Que me voulez-vous, seigneur! je vous ai dit que non. »

— Gaspard, dit le sire de Nogaret, ordonne à ton fils de nous suivre; j'ai à vous parler en secret. »

Ils rentrèrent dans la maison avec Nathan, et le vieux chevalier parla ainsi au marchand juif.

« Gaspard, ce matin, ton fils est venu, et m'a demandé si je voulais que ma fille le suivit comme épouse, promettant de respecter sa foi : je l'ai chassé de ma présence avec colère : cette colère n'a duré que le temps de détourner les yeux pour les porter sur ma fille Constance, pâle, tremblante, désespérée et tombée à mes pieds, qu'elle embrassait. J'ai rappelé ton fils Gaspard, car l'épouse qui m'a donné Constance était aussi loin de moi que ton fils de ma fille, et j'ai bravé la malédiction de mon père pour m'unir à elle. Or je ne suis point un vieillard oublieux des passions de la jeunesse, et, quand j'ai vu ton fils s'éloigner et ma fille pleurer, j'ai senti que j'avais versé de ces larmes, et je les ai pris en pitié; j'ai donc rappelé ton fils, et je lui ai dit : « Mathias, abandonne la religion de tes pères, deviens chrétien, et ma fille sera ton épouse. »

— Malédiction sur lui, s'écria Gaspard, malédiction sur sa race, s'il le faisait!

— Vous voyez, seigneur! dit Mathias avec un amer sourire.

— Il ne l'a point fait, répliqua le sire de Nogaret, il s'est éloigné.

— Bien, enfant! dit Gaspard : la croyance de tes pères est profonde dans ton cœur; grâces soient rendues au Seigneur.

— Non, mon père, dit Mathias, je ne crois pas : je suis un lâche!

— Que veux-tu dire ? s'écria Gaspard étonné.

— Je vais te l'expliquer, dit le vieux chevalier : la loi du Dieu d'Israël est tombée en mépris dans le cœur de ton fils, et cependant il ne veut point l'abandonner ; il ne s'arrête point devant la colère de ton Dieu, mais devant la colère de son père ; il brave les tonnerres de votre Jéhova, et n'ose pas encourir le blâme de son peuple. »

Gaspard regarda son fils d'un air étonné, irrité à la fois de sa désertion de la foi patriarcale, et touché de sa religion pour l'autorité paternelle.

« Voilà, lui dit-il tristement, où t'ont mené les conseils des chrétiens.

— Des chrétiens, s'écria Mathias, et que m'importe leur foi et la nôtre ? Ne vous y trompez pas, mon père ; je ne suis pas arrivé au mépris d'une erreur pour me laisser aveugler follement par une autre : le Dieu de Moïse ou celui de saint Pierre peuvent impunément tonner sur ma tête ; elle ne se courbera ni devant l'un ni devant l'autre. »

Les deux vieillards regardèrent Mathias avec stupéfaction ; Constance se mit à pleurer.

« Mais que crois-tu, enfant ? dit tristement Gaspard.

— O père ! j'ai cru en moi, j'ai cru que je pourrais devenir un guerrier renommé, portant l'épée et la lance ; que je serais un digne objet d'admiration pour les hommes ; que moi aussi j'aurais sur cette terre une place parmi les forts et les puissants, et voilà qu'il me faut subir la malédiction de ma naissance sans espérer d'y échapper.

Tu me parles de me faire chrétien, sire de Nogaret, et ne vois-tu pas que, lors même que je m'abaisserais sous l'eau de votre baptême, ce serait demander deux mépris au lieu d'un : le mépris et la malédiction des miens, qui me nommeraient apostat ; le mépris des tiens, qui ne m'appelleraient leur frère que du bout des lèvres, non dans le cœur, et, par-dessus tout, le mépris de moi-même, qui aurais abandonné mes frères à l'heure du danger.

— Les abandonner, dit Nogaret, ne sera pas plus que de ne rien faire pour eux comme le dernier d'entre tous, au lieu d'agir comme le premier pour les sauver.

— S'ils meurent, je mourrai, dit Mathias : ils n'ont rien à me demander de plus ; si le hasard m'a doué d'un bras fort, d'une tête puissante et d'un esprit ambitieux, c'est un malheur pour moi, et ce ne sera pas un bonheur pour eux. Non, vois-tu, mon père, je ne ferai pas pour le salut de nos frères des efforts qu'ils ne peuvent récompenser que d'une estime stérile et peut-être d'une envie infâme.

— Eh que veux-tu donc, enfant ? reprend Gaspard.

— Oh ! s'écrie Mathias, vous ne me comprenez pas ; je veux être, ce qui est impossible, un homme comme tous les hommes, à qui l'on ne puisse pas

dire, quelque éclat qu'il jette sur son nom : c'est un nom d'esclave ou un nom d'apostat. Tenez, laissez-moi : je veux mourir.

— Eh bien ! dit Nogaret, je viens t'offrir un moyen d'acheter ta place entre les chrétiens par une action qui te vaudra la bénédiction des Juifs et ne pourra être accusée de lâcheté par aucun. Tu m'as demandé de défendre ta race des attaques des Pastoureaux, et je t'ai refusé. Eh bien ! si tu veux te faire chrétien, sur mon âme et sur ma foi, la ville de Narbonne deviendra l'asile de tes frères, et ils ne la désertent point en fugitifs. Je les défendrai comme je défendrais des chrétiens : ton baptême les fera tous entrer dans ma protection ; vous ne vous en irez pas errants par les campagnes, cherchant un asile douteux et d'un jour. Tu me regardes épouvanté de ce que je te propose, Mathias ? Ton orgueil ne comprend pas que je descende jusque-là, de venir presque t'implorer ; mais je ne te dirai qu'un mot, et, si tu ne le comprends pas, ton père le comprendra, je suppose : ma fille m'a juré qu'elle mourrait. »

Constance, immobile jusque-là, se jeta dans les bras de son père, sur le visage duquel ruisselaient des larmes amères.

Les trois Juifs ne répondirent point.

« Abandonner notre foi ! dit pensivement Gaspard.

— C'est pour sauver notre race, mon père, dit Nathan.

— Enfant, dit le vieux Gaspard, es-tu perdu aussi pour moi ! es-tu déjà traître ? aurais-je deux malédictions à prononcer pour adieu à la vie ?

— Tu vois, chrétien, dit Mathias, ils me maudiront ; si je les sauve, ils m'appelleront traître.

— Gaspard, dit Nogaret, il ne t'appartient pas de décider seul une chose si importante ; il y va du salut de ta nation : elle seule peut prononcer ; je veux la consulter. »

Déjà depuis long-temps un murmure sourd annonçait que la foule s'était réunie à l'entrée de la maison de Gaspard. La plupart des Juifs, avertis pas Ésaü de la présence de Nogaret dans cette maison, excités par ses paroles, et se rappelant l'abattement de Mathias, croyaient à une trahison de celui-ci et voulaient l'empêcher ou la punir. Déjà quelques clameurs s'élevaient, lorsque Nogaret, s'avancant au milieu de cette foule turbulente, éleva la voix et leur dit solennellement :

« Enfants d'Israël, vous allez fuir, et le massacre peut arrêter votre fuite. Vous allez vous enfermer dans une forteresse ; mais elle n'est pas d'une puissance à résister à la fureur des Pastoureaux s'ils vous y assiègent. Narbonne est une retraite invincible, et cette retraite vous est ouverte encore, mais à une condition, à la condition que votre frère Mathias renoncera à sa foi et deviendra chrétien : à cette condition je vous jure, foi

de chevalier, de vous servir comme les frères de mon fils ; car je l'appellerai mon fils. »

Ces paroles jetèrent une vive joie parmi la foule, et quelques voix s'écrièrent :

« Et sans doute Mathias accepte ? »

— Non, dit Gaspard intervenant soudainement, Mathias n'accepte point.

— Il en appelle à votre jugement, dit Nogaret.

— Pouvez-vous condamner un de vos frères, dit Gaspard, à devenir traître ?

— Celui qui sauve ses frères, s'écria Nathan, méritera-t-il ce nom de ceux qu'il a sauvés ? Ils l'appelleront martyr.

— Sans doute, reprit Ésaü d'un air sardonique : c'est un sacrifice qui coûtera si cruellement à la croyance de notre frère, que lui seul a une âme assez puissante pour supporter l'épreuve à laquelle on le soumet ; car, il ne faut pas nous le dissimuler, la nature des hommes est ingrate : peut-être s'en trouvera-t-il parmi nous qui diront que ce n'est point pour notre salut qu'il a fait ce sacrifice, mais pour la satisfaction de son amour, pour la fille d'un chrétien ; tandis que les chrétiens penseront que cette apostasie n'est qu'une vaine ruse, une lâcheté pour sauver lui et les siens. Mais Mathias dédaignera de telles accusations, et le salut de ses frères dominera dans son cœur ces vaines calomnies.

— Bien, frère, dit Mathias, tu viens de me dicter mon devoir ! »

Constance serra convulsivement la main de Nathan, et celui-ci s'écria :

« Ce sont les sages d'entre vous qui doivent le lui dicter ; qu'ils répondent.

— Et qu'ils répondent tout haut, dit Mathias, et l'un après l'autre : Salomon-ben-Salomon, me conseilles-tu d'abandonner ma foi pour sauver ton peuple ?

— Je ne puis donner un semblable conseil à personne, dit le grand-rabbin.

— Et toi, Jacob ?

— C'est l'affaire de ta conscience.

— Et toi, Samuel ?

— La loi maudit les apostats et bénit les martyrs. »

Puis chacun des douze vieillards qui étaient appelés sages, interrogé séparément, répondit d'une manière évasive, n'osant donner publiquement le conseil à un autre de désert sa religion et regrettant en leur âme qu'il ne l'eût point désertée.

« Ainsi, frères, dit Mathias, nous partirons ; je n'ai pas l'âme assez forte pour porter le fardeau d'une action dont personne n'ose ici me donner le conseil ; adieu, sire de Nogaret : je suis né juif, je mourrai juif : nous mourrons frères, reprit-il avec un éclat extraordinaire en s'adressant aux siens, et vous me bénirez, mon père. »

La foule se retira morne et silencieuse, et No-

garet emmena sa fille ; mais elle avait eu le temps de dire à Nathan :

« Enfant, il faut que je te parle. »

Le soir venu, douze messagers secrets venus des douze sages de la nation excitaient Mathias à accepter le baptême, et Mathias, en les repoussant, dit à son père :

— Les vois-tu, mon père ? ils achèteraient volontiers leur salut de ma honte, et me dénonceraient ensuite comme un lâche. Oh ! malédiction sur eux ! malédiction sur les hommes juifs et chrétiens ! c'est une race infâme et abjecte.

— N'est-ce pas, dit une voix de femme à côté de Mathias, c'est une race abjecte ? et cependant c'est pour l'estime de cette race que tu brises le seul cœur qui te soit ouvert ; c'est pour qu'ils t'épargnent dans leurs discours que tu fais taire la seule voix qui t'eût consolé ; c'est pour que ton nom ne soit point la proie de la calomnie des uns et de la risée des autres, que tu leur jettes en curée ton bonheur, ta vie, notre amour. Oh ! misère et lâcheté ! Mathias, je suis plus forte que toi, moi : je suis femme ; j'ai choisi entre la malédiction des hommes et mon amour, entre le mépris des miens et notre bonheur, entre les soupçons haineux de ceux de ta race et ton estime à toi seul ; me voici : je suis juive, je suis ton épouse, je suis prête à te suivre.

— Constance !... Constance !... s'écriait Mathias en la considérant avec stupéfaction sous les habits de Nathan qui la déguisaient, tu es donc un ange, une des lumières du ciel !

— Mathias, lui dit Constance, je suis une femme qui aime. »

Dans la nuit tous les juifs de la cité de Narbonne partirent en hâte, et, quelques jours après, protégés par la rapidité de leur fuite, ils étaient enfermés dans la tour de Verdun, sur la Garonne, au nombre de plus de mille, tant hommes que femmes, vieillards et enfants. Là, Constance, cachée durant la route dans une litière fermée, fut montrée aux Juifs comme l'épouse de Mathias, et le grand-rabbin, Salomon-ben-Salomon, l'admit solennellement parmi les enfants d'Israël. Cependant les Pastoureaux, avertis de cette retraite des Juifs et prenant pour prétexte qu'ils avaient sacrilègement entraîné une chrétienne avec eux, se portèrent vers la citadelle de Verdun et en commencèrent le siège. Mais Mathias s'était retrouvé tout entier, et, pour défendre son épouse, il était devenu ce qu'il n'avait pas osé être pour la conquérir, le sauveur de son peuple : vainement les Pastoureaux dressaient des machines puissantes et s'acharnaient aux murailles de la forteresse, Mathias était partout, les repoussant, les rejetant dans les fossés, et les poursuivant dans la plaine, qu'il ensanglantait de leur massacre ; à côté de lui Ésaü était celui qui montrait le courage le plus terrible et dont la voix, après celle de Mathias,

avait le plus de poids dans le conseil. Cependant les Pastoureaux ne se rebutaient pas, et chaque jour de nouveaux renforts, suscités par l'immense butin qu'on savait enfermé dans la forteresse, leur venaient en aide.

Les attaques redoublaient, et, alimentées par ces masses incessantes de brigands qui accouraient de toutes parts, elles ne laissaient plus de relâche aux assiégés. Les seigneurs des environs, dont les brigands ravageaient les terres pour leur subsistance, représentaient vainement à leurs chefs l'inutilité de ce siège : ceux-ci leur répondaient insolemment qu'ils faisaient bien voir qu'ils n'avaient aucun souci de la voix du Christ, de vouloir laisser une chrétienne en la possession des fils de Satan ; et les seigneurs, craignant que cette accusation de tiédeur ne devint un prétexte contre eux-mêmes et n'autorisât les Pastoureaux à les attaquer, se retiraient et s'enfermaient prudemment dans leurs châteaux. Cependant ce bruit de la prétention des Pastoureaux arriva par quelques prisonniers jusqu'à l'oreille des juifs assiégés. Dès ce moment Mathias put voir qu'en continuant à l'entourer de marques de respect et de considération, on jetait sur son épouse des regards de haine et de proscription. Enfin, un jour que l'assaut avait été plus meurtrier que de coutume, tandis que Mathias rétablissait l'ordre sur les tours, un conseil fut convoqué par Ésaü.

« Frères, dit-il, c'est à regret que j'élève la voix contre le plus brave de nos guerriers, contre celui qui résiste comme un roc et attaque comme la foudre ; mais tous nos malheurs viennent de lui : il a pu nous sauver, et ne l'a pas voulu : il a dédaigné de se servir d'une ruse que chacun de nous eût considérée à l'égal du martyre des Machabées et de la sainte ruse de Judith. Mais notre reconnaissance et notre admiration ne lui eussent pas fait accepter les risées de quelques chrétiens. L'estime des fils d'Israël est moins pour lui que le mépris des chrétiens ; il nous a entraînés ici, et, s'il nous y a apporté sa valeur, il y a enfermé un danger plus grand qu'elle. Si la fille de Nogaret n'était parmi nous, depuis long-temps les Pastoureaux se seraient écoulés d'autour de ces murailles, et nous serions sauvés. Rendons-leur cette chrétienne, et nous n'aurons plus rien à craindre.

— Elle est juive ! s'écria Gaspard.

— Eh bien, si elle est juive, qu'elle se dévoue au salut de tous et sorte de cette forteresse ; car, si elle est véritablement notre sœur, elle ne peut hésiter : proposez ce sacrifice à chacune de nos femmes, et pas une ne craindra de donner sa vie pour le salut commun ; car celles-là sont véritablement filles d'Israël et n'affectent pas une vaine religion.

— Et si elle refuse ? dit Gaspard.

— Alors, dit Ésaü, c'est que sa foi est jouée,

et il nous sera permis de la rejeter d'entre nous.

— C'est juste, » dirent les vieillards.

Et Gaspard fut chargé d'annoncer cette nouvelle à son fils, tandis que l'assemblée attendrait sa réponse. Lorsqu'il rentra dans la chambre qui lui servait d'habitation, ainsi qu'à sa famille, il trouva Mathias qui dormait, tandis que Constance, appuyée sur la paille qui leur servait de lit, le regardait attentivement.

« Ma fille, dit le vieillard, béni soit le Seigneur que Mathias sommeille ! car j'ai à te dire des choses qui le rendraient furieux comme un lion affamé, s'il les entendait.

— Je les sais, mon père, dit Constance ; Nathan vient de me les rapporter. Étonné d'un conseil où l'on n'avait point admis Mathias, et convoqué par Ésaü, il a jugé que c'était une machination de sa haine contre moi, et il a surpris le secret de vos délibérations.

— Et que feras-tu, enfant ? dit le vieillard.

— Je le dirai à l'assemblée de vos sages, répondit Constance : je vais vous y suivre. »

Elle se leva, appuya un dernier baiser sur le front de son époux, et marcha vers la salle du conseil. Les vieillards s'entre-regardèrent à son aspect, tant elle était fière et résolue dans son maintien. Elle s'avança au milieu d'eux, et aucun n'osa l'interroger. Ésaü la dévorait d'un regard farouche. Elle attendit un moment, et leur parla ainsi :

(*La suite au prochain numéro.*)

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Causeries.

* * * Le bruit avait couru que Musard nous quittait cet hiver ; les débardeurs parlaient de se retirer aux Carmélites.

Cependant, le portrait de Musard restait exposé sur le boulevard à l'angle du café Cardinal, immédiatement au-dessus d'un autre portrait représentant une jeune dame. Tous les matins, j'allais m'assurer par moi-même que le portrait du grand homme était toujours à la même place, et après l'avoir vu je m'en retournais plein d'espérance.

D'ailleurs, s'il faut avouer cette faiblesse superstitieuse, le portrait de la jeune dame contribuait encore à me rassurer ; ce portrait était beau et souriant, et il personnifiait à mes yeux la France, la belle France montante la garde auprès du grand Musard.

Enfin, les événements m'ont prouvé combien j'avais eu raison de ne pas perdre tout espoir. Musard est revenu, et le premier bal de l'Opéra aura lieu le 40 décembre. Quelle leçon, grand Dieu ! pour les caractères faibles qui se brûlent la cervelle à tout bout de champ !

Il paraît que Musard avait été victime d'un noir guet-apens.

Une lettre perfide lui donnait un rendez-vous dans le rond-point des Champs-Élysées, au nom d'une Anglaise poitrinaire qui voulait contempler son visage avant de mourir. Mystère et discrétion ! — *Nota bene.* La jeune

lady ayant peur des pistolets de poche, M. Musard est prié de n'apporter d'autres armes que son parapluie.

Arrivé au rond-point, Musard est enlevé, bâillonné, transporté dans une voiture qui ne s'arrête plus qu'à Berlin. Là, on met un poignard sur la poitrine du maestro, et un Prussien, le seul dans tout Berlin qui sût un peu de français, adresse à Musard cette phrase ridicule : « Tu nous feras danser ce carnaval, ou la vie ! »

Musard, abasourdi, resta deux mois à Berlin, gardé à vue. Le Prussien, comprenant que son allocution n'était pas très-correcte, avait écrit à Paris pour la faire traduire en français, et tous les matins il entraînait dans la chambre de Musard et répétait, en lui remettant le pistolet sur la gorge : « La bourse ou la vie ! » C'était la version qu'on lui avait expédiée de Paris.

On ignore le nom du traître qui a consenti à se charger de cette traduction. Il a reçu, dit-on, cinq cent mille francs.

Dans son exil, Musard se disait : Grand Dieu ! que doit-on penser de moi en France ? Si je meurs avant d'avoir pu démentir les calomnies que les agents de la Prusse propagent sur mon compte, ma mémoire sera déshonorée. Pensée terrible ! Quelquefois il s'écriait : O lettre perfide et doublement perfide ! elle n'était seulement pas affranchie ! C'est trois sous que me coûte ma captivité.

S'étant enfin échappé de Berlin, Musard a couru à l'angle du café Cardinal, pour voir si son portrait y était toujours. A la vue de cette peinture, des larmes de joie ont coulé de ses yeux : « J'arrive à temps, s'est-il écrié ; la France ne m'a pas encore banni de son sein ! »

Ce portrait a été couronné de fleurs cette nuit, par une main inconnue.

* Le temps des physiologies est passé, mais l'heure des almanachs est à la fin venue.

Chaque opusculé, à son tour, doit régner sur la terre.

Comme on a eu l'heureuse idée de rédiger un almanach spécial pour chaque profession, je dirai plus, pour chaque état de la vie, tout homme qui se respecte se voit dans la nécessité d'acheter deux ou trois douzaines d'almanachs.

Il y a, par exemple, l'Almanach du fumeur, l'Almanach du garde national, celui du célibataire, de l'homme marié, l'Almanach de l'homme qui a mal aux dents, etc., etc.

Qui est-ce qui n'est pas fumeur et garde national ? Qui n'est pas un peu marié ou célibataire ? Où trouver un homme qui ose se flatter de n'avoir pas mal aux dents ? Autant d'almanachs à acheter.

Je m'attends à voir paraître bientôt l'Almanach de la veuve et celui de l'orphelin.

Un seul ne paraîtra jamais : celui des gens qui n'ont pas le sou. La raison en est simple. Les gens sans le sou ne sauraient acheter d'almanach, circonstance qui les met hors la loi et hors la librairie. Quelle classe d'hommes cependant eut jamais plus grand besoin des maximes consolatrices et des préceptes philosophiques que tout bon almanach doit contenir ?

A cette collection, on vient d'ajouter un nouvel almanach, l'Almanach des amoureux. — Êtes-vous amoureux de cette idée ?

Quel homme bien épris osera aller chez un libraire demander l'Almanach en question ? Ne serait-ce pas faire l'aveu de sa flamme en présence du libraire et de ses commis ? Je ne cite que pour mémoire le cas où l'acheteur brûlerait de mille feux pour la femme même du libraire. Ce dernier donnerait alors l'almanach pour se faire battre. Aucun amant, d'un cœur vraiment noble, ne voudrait abuser à ce point de la simplicité du pauvre homme.

L'Almanach des amoureux contiendra des madrigaux et des leçons sur l'art de toucher le cœur des belles. Puis, joignant l'exemple au précepte, il publiera des anecdotes et des historiettes galantes.

Jusque-là rien de mieux ; mais il se propose aussi de donner les noms et les adresses de tous les amoureux de Paris.

Son excuse, c'est que l'Almanach du bottier et celui du tailleur, par exemple, publient les adresses de tous les tailleurs et de tous les bottiers de Paris.

Au premier abord, l'excuse est spécieuse. Cependant l'amour aime le mystère, comme je l'ai déjà dit, et les révélations indiscrettes de l'Almanach pourraient troubler beaucoup de ménages des douze arrondissements de Paris, y compris le treizième.

Je n'y vois de bénéfice que pour les cœurs froids et parjures. Une femme, par exemple, dirait à son amant : « Vous me trompez, avec vos protestations, vous ne m'aimez pas ! »

— Je ne vous aime pas ! répondrait l'amant perfide. Alors, pourquoi mon nom et mon adresse seraient-ils dans l'Almanach ? On peut tromper une maîtresse, mais un libraire, jamais ! »

Il y aurait des femmes assez faibles pour se contenter de cette preuve.

* Un libraire du quai Voltaire, qui est en même temps un très-savant grammairien, entra dernièrement dans le boudoir de sa femme et la trouva tellement absorbée par sa correspondance qu'elle était en train de faire, qu'il put, sans qu'elle s'en aperçût, s'approcher d'elle et lire par-dessus son épaule ce qu'elle écrivait. La lettre commençait ainsi :

« Je viens de relire pour la centième fois, mon bien-aimé Georges, l'adorable lettre que tu m'as écrite... »

— Malheureuse ! s'écria le mari après avoir lu ce commencement de phrase. »

Epouvantée en voyant son secret au pouvoir de son mari, la jeune femme devint pâle comme une morte. Elle voulut se jeter aux pieds de l'homme qu'elle avait offensé, pour implorer son pardon ; mais, paralysée par la honte et la terreur, elle ne put faire un mouvement.

« Malheureuse ! répéta encore le mari, tu as donc juré de me déshonorer ! »

— Mon ami, je t'assure... ne crois pas aux apparences, balbutia la pauvre femme en chiffonnant la feuille de papier.

— Quelle faute d'orthographe horrible ! tu ne savais donc pas que le verbe s'accorde avec le substantif quand il est régi par un *que* ?

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

* En apprenant que M. Habeneck avait l'intention de faire figurer des fragments de *la Vestale* dans sa représentation à bénéfice, la troupe entière de l'Opéra, chant et danse, a pris la résolution spontanée d'étudier cet admirable ouvrage ; et lorsque M. Tulou est venu, de la part de l'illustre démissionnaire, prier les artistes d'apprendre leurs rôles, tous ont répondu qu'ils les savaient. On a vu peu d'exemples d'une pareille sympathie. — Duprez a fait hommage de son *Art du chant* à madame la duchesse de Montpensier. S. A. R. lui a fait remettre un magnifique crayon surmonté d'un diamant d'une grande valeur, et accompagné d'une lettre qui se termine ainsi : « Puisse ce crayon vous servir à écrire quelqu'un de ces trop rares morceaux que vous donnez au public ! »

* La Comédie-Française donnera vendredi prochain une représentation du *Vieux Célibataire*. C'est Samson qui remplira pour la première fois le rôle de Dubriage. — On parle de la prochaine reprise de *Marion Delorme* de M. Victor Hugo. — La comédie en cinq actes de M. Etienne Arago a été reçue à l'unanimité des voix. Votants, 44 ; boules blanches, 14. On peut donc compter sur un beau succès. — Les débuts de mademoiselle Judith auront lieu la semaine prochaine. La jeune et intelligente comédienne jouera *la Fille d'Honneur*.

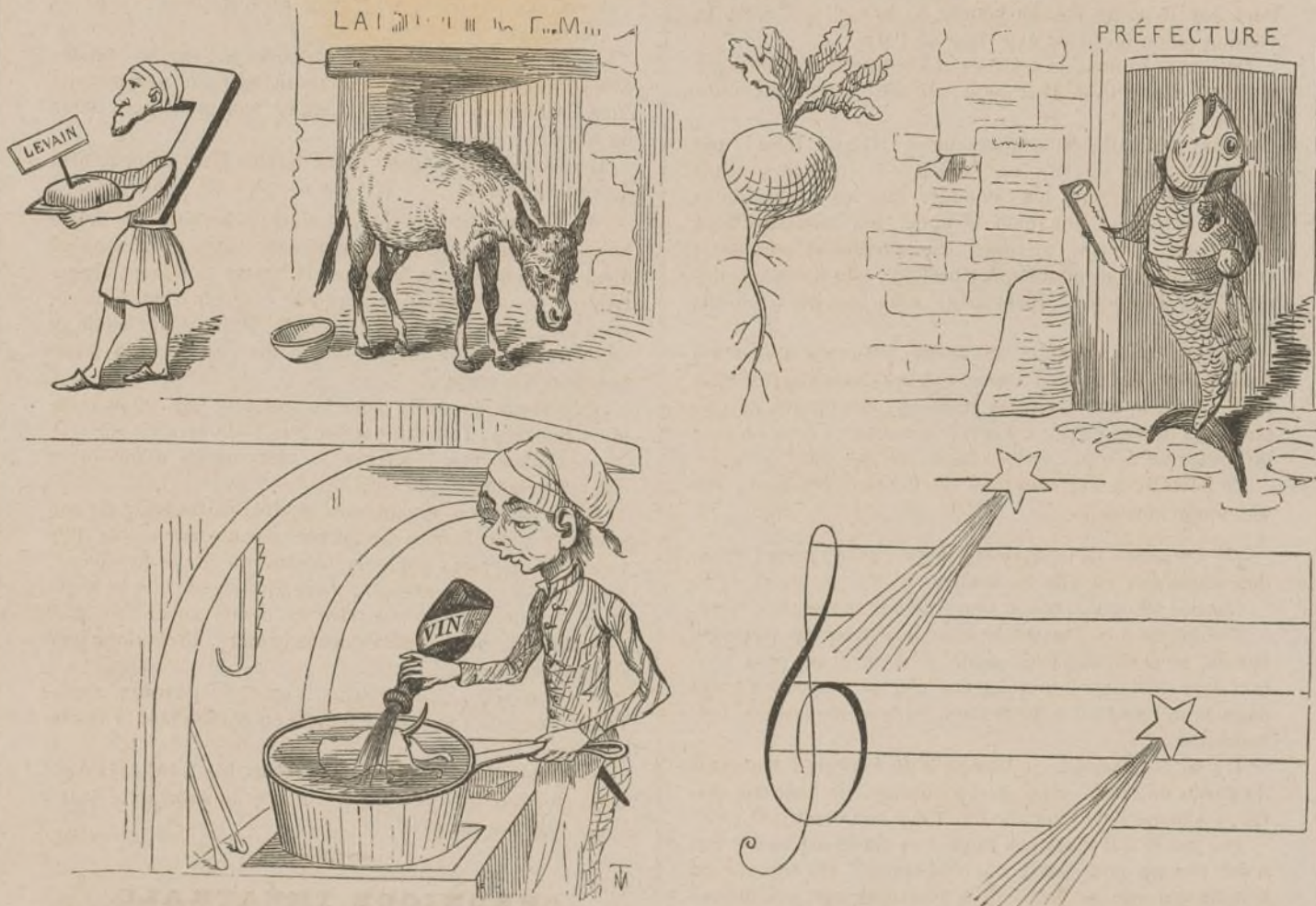
* * Dimanche dernier la salle des Variétés était comble, on donnait la seconde représentation de *Pierre Férier*, cette nouvelle et magnifique création de Bouffé. A côté de lui on applaudit mademoiselle Flore, qui se montre supérieure à elle-même dans le rôle de Madeleine. Le peintre jeune et Rébard donnent une excellente physionomie aux personnages de Destourville et de Raimbaut. N'oublions pas madame Paul-Ernest, très-gracieuse et très-distinguée dans le rôle d'Hortense. — Vernet reprend avec succès toutes les bonnes pièces de son répertoire.

Nous l'avons vu cette semaine dans *Mathias l'invalidé*, *Prosper et Vincent*, *le Père de la débutante*, et nous avons pu nous assurer que cet excellent comédien n'avait rien perdu de ses précieuses qualités.

* * Le théâtre du Palais-Royal a mis en répétition la *Revue de l'année 1846*. Cette pièce est en cinq tableaux et elle a pour titre *la Poudre de colon*.

* * Les journaux de Marseille annoncent que M. Méry s'est engagé à écrire un drame et deux comédies pour l'Odéon dans le premier semestre de 1847.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Os trinquant mènent laie, marchand de pas, ris, once, raie portée, A, croix, RE, QU'IL fond des A, fer colle au sas LE
(Au train que mènent les marchands de Paris on serait porté à croire qu'ils font des affaires colossales.)

Nouveautés. -- Broderies. -- Confection.

Madame J. DE BARTHÉLEMY, rue du Faubourg-Poissonnière, 3 bis. Cette maison se recommande par le cachet d'élégance et de bon goût qu'elle imprime à toutes ses créations. Rien de plus distingué que ses manteaux et ses visites, rien de plus riche que ses châles, de plus léger que ses écharpes, de plus gracieux que ses costumes d'enfants. C'est à madame de Barthélemy que s'adresseront toujours les dames jalouses d'obéir à la charmante tyrannie de la mode.

Manteaux, Mantelets, Nouveautés confectionnées, Broderies pour Robes et Gilets. — Maison COUCHONNAL, rue Neuve-Vivienne, 38 bis, au premier étage.

Gymnase de la Chaussée-d'Antin, transféré rue de Buffaut, 13, pour agrandissement. Leçons tous les jours. (Voir le Prospectus à l'établissement.)

Confection de Robes M^{me} V^o INGER, née OLMER, rue Montmartre, 169.

Manège Le Blanc. Leçons d'équitation pour les deux sexes. — Cours particuliers pour les dames. — Rue du Faubourg-Montmartre, 42.

Crème du Liban. Ce nouveau Cosmétique est d'une efficacité incontestable contre les rougeurs, aspérités, taches de rousseur, et surtout contre les rides précoces, qu'il efface complètement. Il remplace avec une grande supériorité le blanc et toutes les préparations en usage sans en avoir les défauts; il donne et conserve au teint l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse. Chez madame Albert, rue Choiseul, 4.

Chaussures d'hommes. BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.